

Bruno Blanckeman : “Il s’est toujours passé quelque chose dans la création littéraire française”

Nathalie Crom, [Télérama](#), 24 juin 2020

[Littérature française contemporaine : les 20 romans et autres récits à lire sans faute](#)



Bruno Blanckeman : « *La littérature a toujours été une redoutable prédatrice. Elle se nourrit de la concurrence, s’abreuve à des sources d’inspiration nouvelles.* »
Illustration Séverin Millet pour *Télérama*

Camus, Despentes, Duras... En complément du volet de notre bibliothèque idéale consacré aux auteurs français contemporains incontournables, Bruno Blanckeman, professeur et essayiste, pose son regard éclairé sur la scène littéraire française de notre temps et nous en détaille les grands mouvements, les grands moments.

Professeur de littérature française des XXe et XXIe siècles à la Sorbonne nouvelle-Paris 3, auteur de plusieurs essais (sur Patrick Modiano, Éric Chevillard, Pascal Quignard, Hervé Guibert...), Bruno Blanckeman regarde le paysage littéraire des dernières décennies, du Nouveau Roman à Virginie Despentes.

Quel tableau dépeindriez-vous des années 1950, qui ouvrent le champ de la littérature contemporaine, et des évolutions postérieures qui ont modifié ce champ ?

Ce qui vient en premier lieu à l’esprit, pour les années 1950, c’est le triomphe, après la Libération, de ce qu’on a appelé alors le roman existentialiste. Un compromis entre l’esprit de fiction et une approche de la littérature se voulant utile en termes philosophiques et politiques. Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir... On réévalue aujourd’hui l’importance de celle-ci. Elle fut une intellectuelle influente, une penseuse du féminisme, une mémorialiste et une romancière qui, dans les années 1950, quand se pose la question d’une mutation des formes littéraires, tente à sa façon une voie non canonique, inspirée par le roman américain. C’est toute la génération Sartre-Beauvoir qui va puiser des modèles de modernité chez les grands romanciers américains, Hemingway, Dos Passos, Faulkner...

Simone de Beauvoir est aussi la dernière des grandes mémorialistes et autobiographes. Depuis la fin des années 1970, des formes alternatives de récits de soi se développent. L’autofiction, par exemple, qui s’intéresse autant à la vie factuelle qu’au monde des fantasmes et se fixe pour objectif de restituer ceux-ci verbalement, pour tenter de comprendre qui l’on est vraiment. Le terme, inventé par Serge Doubrovsky en 1977, recouvre aujourd’hui un champ de possibles extrêmement large, d’Hervé Guibert (1955-1991) à, aujourd’hui, Camille Laurens ou Chloé Delaume.

Par ailleurs, dans ces années 1950, outre le roman existentialiste, sont présents les germes du grand renouvellement des formes qui sera tenté au cours de la décennie suivante par les romanciers accédant à la notoriété dans le cadre du Nouveau Roman – Michel Butor, Alain Robbe-Grillet, mais aussi des auteurs un peu en retrait, Nathalie Sarraute, Claude Simon, Robert Pinget. Et Duras, la singulière.

Dans ces décennies, la littérature et son histoire sont-elles alors encore la seule référence des écrivains ?

Le cinéma aussi, avec Malraux, dès les années 1930. Mais effectivement, dans la France de l’après-guerre, la littérature se perpétue et se renouvelle en même temps grâce à des écrivains lettrés qui investissent le roman d’une mission exigeante. Marguerite Yourcenar, par exemple, avec *Mémoires d’Hadrien*, l’empereur bâtisseur, le lettré antique. Tous investissent le roman d’une haute mission. Soixante ans plus tard, c’est-à-dire aujourd’hui, la littérature s’écrit dans la libre concurrence de disciplines qui lui disputent le droit à la fiction et rencontrent un succès populaire immédiat beaucoup plus massif que le sien : le cinéma et, maintenant, les séries.

Comment les écrivains d'aujourd'hui prennent-ils en compte cette concurrence ?

La littérature a toujours été une redoutable prédatrice. Elle se nourrit de la concurrence, s'abreuve à des sources d'inspiration nouvelles. Les séries, aujourd'hui. Je pense à *Vernon Subutex* de Virginie Despentes, sans doute le cycle romanesque le plus saisissant de cette dernière décennie. Il y a dans cette trilogie un sens du suspense et de l'entrelacs des intrigues, un souci du personnage, de la situation sociale et politique, un art du montage et du rythme, aussi, inspiré par le dynamisme de certaines séries à l'américaine, mais avec du contenu, du fond, des affects, des pulsions, des idées. Et un regard acerbe porté sur un monde où SDF et sans-papiers voisinent avec les plus insolentes fortunes. Sur le Paris des attentats, aussi.

Avant Virginie Despentes, Philippe Djian dans *Doggy Bag* avait travaillé aussi dans ce sens. C'est le premier à ma connaissance à avoir compris qu'il y avait pour le roman quelque chose de nouveau à bricoler depuis la rhétorique des séries.

Un auteur tel que Patrick Modiano traverse toute cette époque comme en solitaire, détaché des courants. Est-il une exception ?

Il est unique. Patrick Modiano ne travaille pas sur l'Histoire, mais sur la mémoire traumatique d'une certaine histoire – l'Occupation, la collaboration, leurs échos différés dans le temps. Depuis 1968 et *La Place de l'Étoile*, son esthétique romanesque a évolué, mais dans le cadre d'une fidélité à elle-même. Le fond des histoires qu'il raconte – les décombres de la Seconde Guerre mondiale et ce que signifie être né, comme lui, en 1945 – est sans cesse repris d'un roman à l'autre, se fait écho, s'altère. C'est très rare, un écrivain qui crée ainsi son propre monde tout en restituant la mémoire du nôtre. Et l'oublie. On le lit d'une traite, dans la fascination, et le lendemain on a tout oublié. Il nous place en situation d'amnésie – donc face au travail de la mémoire.

Populaire, ce n'est pas vraiment le cas de la création littéraire contemporaine française, qui au cours des dernières décennies a été l'objet de critiques parfois violentes, déplorant sa faiblesse, voire son impuissance, sa vacuité...

Oui, c'est toujours mieux avant... Je fais partie de la première génération d'universitaires français qui ont pu faire leur thèse sur des œuvres d'écrivains encore vivants et créatifs et ont essayé, justement, de montrer le contraire. Il s'agissait dans mon cas d'une réflexion menée à partir des textes de Pascal Quignard, Jean Echenoz et Hervé Guibert, qui venait de mourir. J'avais choisi ces trois auteurs précisément en raison de leurs différences et des discours multiples sur le monde qui se posaient à travers leurs œuvres, afin de saisir la diversité de cette littérature vivante, en devenir.

C'était durant la dernière décennie du XXe siècle, et c'est à ce moment-là que l'université française a commencé à s'intéresser vraiment à la littérature pleinement contemporaine, la littérature en train de s'écrire. Il y avait une telle demande des étudiants... Désormais, Annie Ernaux et *Les Années*, l'un des chefs-d'œuvre de ce début de XXIe siècle, lu par un très large public, sont inscrits au concours d'entrée des Écoles normales supérieures.

En matière de littérature, il y a toujours eu plusieurs régimes, coexistant dans une même période. Une création qui refuse la répétition, qui cherche des formes nouvelles, qui expérimente, mais aussi des romans académiques qui se contentent de perpétuer les formes anciennes. Qui se souvient que, dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'un des rivaux de Victor Hugo s'appelait Eugène Chavette (1827-1902), dont on a depuis longtemps oublié jusqu'au nom ?

Chacun sait ce qu'est un livre, mais qu'appelle-t-on littérature ? Tous les livres ne font pas et ne sont pas littérature. Sylvie Germain et Guillaume Musso, même combat ? Tous les deux sont contemporains, tous les deux écrivent, tous les deux rendent service à leur façon à ceux qui les lisent. Mais leurs œuvres ne se valent et ne s'équivalent pas. On a toujours vécu sur ce double régime-là.

En vérité, il s'est toujours passé quelque chose dans la création littéraire française, mais ce « quelque chose » était plus ou moins visible, plus ou moins lisible, rencontrait plus ou moins de reconnaissance. Il existe aujourd'hui bon nombre d'écrivains discrets, dont on parle peu, mais qui font œuvre et gagneraient à être lus davantage. Je citerais, par exemple, Nicole Caligaris et *Les Samothraces*, Arno Bertina et *Numéro d'érou 362573*.

Philippe Vasset, aussi : sa réception est discrète au regard, me semble-t-il, de l'intérêt de son œuvre (*Un livre blanc*, *La Conjuration*, *Une vie en l'air*...). Voilà un écrivain qui a tout ensemble le sens de l'action, du suspense, qui invente des histoires capables de créer une véritable emprise sur le lecteur en parlant du monde contemporain et de ses lieux improbables, chantiers abandonnés, souterrains squattés, marges et habitats postmodernes, avec tout un questionnement implicite sur les normes qui régissent nos vies, sur l'urbanisme actuel et, à travers eux, sur nos propres visages, notre propre humanité.

À lire

- ◆ *Patrick Modiano ou l'écriture comme un nocturne*, éd. Passage(s), 2019.
- ◆ *Les Fictions singulières. Étude sur le roman français contemporain*, éd. Prétéxte éditeur, 2002, réédition 2004.
- ◆ *Les Récits indécidables. Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, éd. Presses universitaires du Septentrion, 2000, réédition 2008.
- ◆ *Annie Ernaux : le temps et la mémoire*, avec Francine Dugast-Portes, Francine Best et la participation d'Annie Ernaux, éd. Stock, 2014.